

LE BARRAGE ET LES HOMMES

Entretien avec Maurice Chappaz

L'entretien intitulé « Forces humaines, forces des eaux-lumières ; le barrage et les hommes » a été publié dans le n° 21 de la revue Transhumances, à l'été 1985. Maurice Chappaz, auteur du livre Les maquereaux des Cimes Blanches, vision de l'intérieur de ces grands projets du XX^e siècle, lui-même ayant participé à la construction du barrage de la Grande-Dixence en Suisse, dans le Valais.

Transhumances : Avant de parler du tourisme, je voudrais qu'on parle des grands chantiers, parce qu'avant le tourisme il y a eu les grands barrages.

Maurice Chappaz : Les grands chantiers des barrages m'ont fasciné dès le début. On a commencé à exploiter les sources et les chutes possibles, c'était vers 1925-26, dans la vallée où j'étais. Il y a eu une captation d'eau et une petite usine avait été faite. On avait fait un tunnel pour capter cette source, pour faire cette chute. Et tous les paysans qui avaient travaillé à ce tunnel mouraient les uns après les autres de silicose. On appelait ces agonisants « ceux du tunnel » et ça m'avait frappé.

Ensuite, j'ai vu construire la première Dixence¹. C'était un grand mur de l'autre côté de ma vallée, où je passais parfois en faisant une course, en traversant un col, en descendant un glacier. Ce chantier m'avait donné l'impression, que je ne retrouverai plus dans les autres, d'un grand campement de nomades, vivant presque comme une armée, à la fois en déroute, assiégée et à l'attaque, dans la boue, dans la neige, travaillant sous des bâches, sous des tentes, avec quelques machines. Il y avait une sorte de fourmilière qui élevait un grand mur de moellons. Et quand je suis venu y travailler (des années plus tard), on était en train de noyer ce mur qui était déjà très haut pour en faire un autre qu'on disait aussi haut que la Tour Eiffel. C'était le plus grand barrage du monde. Mon impression était alors totalement différente. Il y avait un jeu des câbles, des fils, des machines, des couleurs, des implantations. Baraquements ici, baraquements là, tour à béton ici, tuyaux qui descendaient, surgissaient. Je n'avais plus cette impression de nomades avec des pics, des pelles, quelques machines, mais l'impression d'un grand cirque, d'un grand jeu. J'avais l'impression d'un spectacle qui contrastait d'ailleurs avec chaque vie humaine si on la prenait de façon individuelle, si on la respirait dans son intimité. On avait une espèce de chose qui pouvait être une féerie si on la regardait. Et puis, si on prenait chaque vie humaine, il y avait celui qui devait contrôler telle machine, avec l'usure de ses yeux, cet autre qui devait surveiller telle gare de téléphérique, qui recevait la poussière des outres de ciment qui arrivaient, d'autres qui maniaient le marteau-piqueur, il y avait les mineurs qui étaient à l'intérieur, à plusieurs kilomètres dans la montagne, et qui paraissaient encore des gens d'un autre monde, que je pouvais voir seulement à la table de la cantine. J'avais l'impression d'un fantastique de machine, d'un fantastique industriel, chatoyant, assez beau, avec les petites destinées humaines, totalement différentes de cet environnement, avec leur angoisse, leurs soucis, leurs cris. Une impression très curieuse que j'ai parfois ressentie en me promenant dans la campagne. Je vois des paysans travailler, je les vois de loin. Il me semble que je les vois courbés. C'est comme un bouquet de fleurs. Ils sont là, ils s'inscrivent dans le paysage, ils sont très beaux. On les regarde. Et en même temps, dès qu'on touche, dès qu'on connaît, on a quelque chose de tragique dans ce bouquet de

fleurs. Il y a une misère qui est une sorte d'impossibilité humaine à être totalement heureux avec le monde tel qu'il est. C'est assez tragique. La beauté de ce qu'on voit nous fait croire au bonheur et, quand on touche à l'enveloppe de la beauté et du bonheur, on atteint quelque chose où il y a un mélange de désir, de souffrance, d'enthousiasme, de peur, d'angoisse qu'on ne peut pas réduire à des conditions uniquement sociales ou matérielles.

Non, il y a un mélange à l'intérieur d'eux-mêmes d'enfer et de paradis. On reste là dans une très grande interrogation. Quand je suis entré à la Grande Dixence, c'est une des choses qui m'ont le plus frappé, avec ce qui pouvait être qualités et défauts, plaisirs et peines de ceux qui travaillaient. Oui, on s'égare...

Transhumances : Non, non, le côté grand spectacle et les destins individuels...

M.C. : Oui, je me disais, je pourrais rester là, comme devant un film. Il y avait les blondins, les fils qui passaient, la benne de ciment qui devait tomber sur le chantier du barrage, atterrir et s'ouvrir, les petits insectes avec leurs casques, leurs blouses-cuirasses. Il y avait les wagons qui venaient, ceux qui s'enfilaient sous les galeries. Il y avait nous-même quand on entrait pour contrôler le mur. Par un certain côté, ce travail industriel dans un désert et dans la haute montagne, avec le contraste des cimes, des neiges qui s'opposaient à ce barrage, la face blanche d'une montagne de presque 4000 m qui était un autre barrage contre le ciel bleu, avec sa perfection et sa brutalité, que certains tentaient d'escalader. Par un certain côté, tout cela faisait comme un grand jeu, une grande vacance, un tragique qui dépassaient quand même la nécessité de gagner sa vie.

On mangeait dans des cantines. Il y avait des ouvriers assez âgés – c'est-à-dire cinquante ans – fréquentant plutôt les foyers, qui vraiment avaient des têtes de suicidés. Alors je me disais : ils supportent tout. Ils ont la vie du couple, la vie de la famille, les deuils, les accidents. Ils ont tout le reste qui se passe là. Ils ont tout ce qui s'accumule dans une destinée humaine. Et ils ont le barrage en plus sur les épaules.

On a construit le mur. Et, en même temps, on captait les sources et les fleuves depuis plusieurs autres vallées. Depuis le pied du Cervin, à travers une autre vallée au pied de la Dent Blanche et depuis le pied de la Dent Blanche à travers une autre vallée au pied du Pigne d'Arolla, depuis le Pigne d'Arolla au pied du Mont Blanc de Cheilon...

On trainait en somme ces fleuves par en-dessous en même temps qu'on construisait. Et quand le chantier était plus ou moins fini, il y a eu les travaux annexes d'organisation des sorties d'eau, d'aménagements d'eau, même si le mur principal était fait. Le grand mur a peut-être pris cinq ou six ans et l'ensemble des travaux une vingtaine d'années. Une génération. Avec déjà des ouvriers qui disaient : « Qu'est-ce qu'on fera après ? »

Transhumances : Les barrages introduisaient des changements limités, assimilables. Le tourisme des stations va au-delà.

M.C. : On pourrait encore faire des barrages en Valais qui produit le quart de l'électricité suisse, mais alors on le détruirait carrément. Qu'est-ce qui reste ? Quelques petites vallées avec une cascade qui pleurniche et des ingénieurs qui voulaient la décoiffer. Mais ce n'est plus rentable d'attraper ce torrent. C'est juste pour utiliser les machines avant la rouille.

Dans les barrages modernes, on a d'ailleurs fait ce qu'on appelle « le palier supérieur », c'est-à-dire qu'on a fait une chute intermédiaire entre le glacier et le barrage. On a capté, supprimé le

fleuve à sa source même. Il reste un grand glacier dont la discussion occupe le Valais. Il est même symbolique, c'est le glacier du Rhône. Il y a la plaine du Rhône. On veut faire sept barrages sur le Rhône. Pour finir, on va changer la nappe phréatique. Qu'est-ce que ça va donner pour l'agriculteur, pour les vergers ? On dit : « On vous fera des canaux ! »

Au début, quand on a construit les barrages, on a dit : « Admirez le mur, admirez cette construction, cette voûte entre les rochers ! » Le professeur qui nous enseignait la poésie, à Saint-Maurice, nous disait : « Admirez les pylônes ! » C'était les premiers pylônes. Effectivement, ils étaient étonnants. Mais, maintenant, qui oserait dire : « Admirez les pylônes ! » Le millième pylône je ne peux pas l'admirer. On ne veut pas voir un poulailler sur le ciel. On devait écrire des poèmes sur les pylônes, comme des arbalètes avec des lignes. Ça nous semblait naturel. S'il y a une nature intacte, s'il y a un désert, une trace humaine peut souligner cette nature et ce désert et s'accorder avec eux. Quand il y a une pelote de pylônes, ce n'est plus possible.